

grande par la quantité de monde qu'elle contenait ; cette maison , cōme suspendue et ne tenant point à la terre , était dans un balancement continuel.

Il faudrait , ô lumière de mon esprit, que Ticaiviracocha eût comblé mon âme, comme la tienne , de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connaissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causèrent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'était que le commencement de mes peines.

Un tems assez long s'était écoulé ; je ne souffrais presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du Yalpor : notre habitation en recevait des ébranlemens tels que la terre en éprouvera , lorsque la lune, en tombant , réduira

LETTRE VI^e.

RÉTABLISSEMENT de Zilia. — Son étonnement et son désespoir, en se voyant sur un vaisseau. — Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! que nos malheurs sont augmentés ! que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède ; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems était l'objet de mes désirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui

m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avait fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon âme avec cette affreuse connaissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément, tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paraîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la divinité un bienfait

fais pas mieux , et cependant je continue.

J'y trouverais plus de facilité , si je n'avais à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens aplanirait toutes les difficultés. Mais je voudrais aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrais que tu n'ignorasses aucune de mes actions , néanmoins elles sont depuis long-tems si peu intéressantes , et si uniformes , qu'il me serait impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de tems que l'on nomme six mois , il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit , j'ignorais encore l'usage de sa langue ; cependant , à la vive douleur qu'il fit paraître en se séparant de sa sœur et de moi , je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdais en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurais-je pu avoir recours s'il m'était arrivé de nouveaux malheurs ? Je n'étais entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. Madame, dont je n'avais que trop deviné le dédain, et qui ne m'avait tant retenue dans sa chambre, que par je ne sais quelle vanité qu'elle tirait, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairait pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privait des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connaissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, et je crois même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées, comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne, son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paraît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut par-

rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le Cusipata trouva de plaisir dans mes questions; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompait.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

n'avais-je pas à lui apprendre, combien d'éclaircissemens à lui demander, combien de reconnaissance à lui témoigner ? Je voulais tout dire à la fois, je disais mal, et cependant je parlais beaucoup.

Je m'aperçus pendant ce tems-là que la tristesse qu'en entrant j'avais remarquée sur le visage de Déterville, se dissipait et faisait place à la joie : je m'en applaudissais ; elle m'animait à l'exciter encore. Hélas ! devais-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ! Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline était sortie en même tems que j'étais entrée ; peut-être sa présence aurait-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paraissait se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif ; mais les

sais de la faible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souillait la pureté de mon âme, aucun remords ne la troublait ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiraient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir : et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV°.

DÉTERVILLE instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. — Déterville, au désespoir, consent à ses désirs.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! j'ai résisté long-

tus , payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnaissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères , j'emporterai des regrets éternels. Mais . . . quoi , Zilia , s'écria-t-il , vous voulez nous quitter ! ah ! je n'étais point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avais assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison , la délicatesse de mon amour m'avaient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurais préparé moi-même , mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non , vous ne partirez point , continua-t-il avec emportement , n'y comptez pas ; vous abusez de ma tendresse , vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia , cruelle Zilia , voyez mon désespoir , c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous , lui dis-je , effrayée de sa résolution , c'est vous que je devrais accu-

dans le temple pour le jour des visites du Capa-Inca, ton auguste père, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération: je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande, et pour gage de la foi que tu m'avais jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs *, des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces

* On a déjà dit que les jardins du temple du Soleil et ceux des maisons royales étaient remplis de toute sorte d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitaient jusqu'à l'herbe appelée *maïs*, dont ils faisaient des champs entiers.

daient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; et pour combien de tems? je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paraît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passais à t'écrire, ou du moins à penser à toi : cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux et si propres à me distraire; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrais tirer des éclaircissemens aussi agréables qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissaient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions : mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance; et je ne suis guère moins embarrassée que je ne l'étais en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles : les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon

